

**GEORGE
ORWELL
LE QUAI
DE WIGAN**

CLIMATS



PRÉFACE DE
**JEAN-LAURENT
CASSELY**

GEORGE ORWELL

LE QUAI DE WIGAN

« Il y a une réalité qu'il faut regarder en face : renoncer aux distinctions de classes revient à renoncer à une part de soi-même. Prenons mon cas particulier : je suis représentatif de la classe moyenne, et rien ne m'est plus facile que de proclamer mon désir d'abattre les barrières de classes. Or, presque tout ce que je pense et fais découle de ces distinctions sociales. Toutes mes valeurs – mes conceptions du bien, du mal, de l'agréable et du désagréable, du comique et du sérieux, du laid ou du beau – sont des valeurs *de la classe moyenne*. Mes goûts littéraires, culinaires et vestimentaires, mon sens de l'honneur, mes manières de table, mes tournures de phrase, mon accent et jusqu'à ma gestuelle propre, sont le produit d'une éducation particulière, d'un segment spécifique à mi-chemin de l'échelle sociale. Une fois que j'ai pris conscience de cela, je comprends qu'il ne sert à rien de taper amicalement dans le dos d'un prolétaire et de lui assurer qu'il vaut autant que moi. Si je veux établir avec lui un vrai contact, je dois déployer un effort auquel je ne suis certainement pas préparé. Car pour m'extraire du schéma d'oppression de classes, je dois faire abstraction non seulement de mon propre sentiment de supériorité, mais aussi de la plupart de mes autres penchants et préjugés. Je dois opérer une telle transformation sur moi-même qu'au bout du compte, j'en serais à peine reconnaissable. »

Écrit en 1937, *Le Quai de Wigan* symbolise pour le critique Simon Leys la « transmutation du journalisme en art ». Reportage sur un lieu réel au nom imaginaire (Wigan n'existe pas), il consacre les efforts d'Orwell pour décrire et comprendre la société de son temps, mais aussi l'exigence morale d'un journalisme engagé.

Nouvelle traduction de Clotilde Meyer et Isabelle Taudière
Préface de Jean-Laurent Cassely

Le Quai de Wigan

George Orwell

Le Quai de Wigan

*Traduit de l'anglais par
Clotilde Meyer et Isabelle Taudière*

Préface
de
Jean-Laurent Cassely

Traduit avec le concours
du Centre national du livre

CLIMATS

© Climats, un département des éditions Flammarion, 2022,
pour cette édition.
ISBN : 978-2-0814-3548-3

Préface

Des mineurs anglais aux transfuges de classe

Pourquoi lire de nos jours un reportage de George Orwell consacré à un monde qui n'existe plus, celui des mineurs des villes industrielles du nord de l'Angleterre dans les années 1930 ? C'est évidemment la première question que je me suis posée lorsqu'on m'a proposé d'écrire une préface pour présenter cette nouvelle traduction du *Quai de Wigan*. Après tout, l'ouvrage ne fait pas partie des œuvres cultes de l'écrivain, comme ses romans et fables dystopiques *1984* ou *La Ferme des animaux*. Et pourtant, par bien des aspects, *Le Quai de Wigan* est peut-être plus actuel et plus déstabilisant que les ouvrages d'Orwell entrés dans la postérité, dont l'évocation à tout bout de champ et à propos de tout sujet, des dérives du politiquement correct à l'instauration du pass vaccinal, ont fini par lasser et par tourner au lieu commun intellectuel.

Le texte est écrit dans le style *plain english* dont Orwell avait théorisé ailleurs les règles et principes¹, cette langue dépouillée, précise mais élégante, qui bannit le jargon technique comme l'écriture ampoulée et chasse les métaphores usées, ce qui garantit son intacte contemporanéité. Au-delà de l'immense plaisir de lecture que procure cette maîtrise stylistique, et hormis la dimension historique et documentaire de l'ouvrage, *Le Quai de Wigan* mérite d'être lu et même d'être étudié par les lecteurs d'aujourd'hui, parce qu'il s'agit d'une prouesse journalistique, intellectuelle et éditoriale. Son intérêt est double : il réside dans son message (j'en parlerai plus loin), mais d'abord dans sa technique narrative. Orwell se rend donc à Wigan², petite ville minière située entre Liverpool et Manchester, parce qu'il veut observer la vie quotidienne des membres de la classe ouvrière et toucher du doigt les effets qu'exerce sur eux le chômage de masse : « Quand 250 000 mineurs sont au chômage, c'est dans l'ordre des choses qu'Alf Smith, mineur des bas

1. George Orwell a énuméré les six règles pour une écriture expurgée de langue de bois dans son manifeste *Politics and the English Language*.

2. Précisons à l'attention des lecteurs curieux que ce « quai de Wigan » n'a jamais vraiment existé : il s'agissait apparemment d'un simple débarcadère en bois, disposé le long du canal qui traverse la ville et qui servait à charger le charbon. Lorsque Orwell se rend sur place en 1936, le « quai » avait déjà disparu. L'expression « quai de Wigan » serait selon Orwell devenue une sorte de *private joke* locale dont il a décidé de faire son titre.

quartiers de Newcastle, le soit aussi, écrit Orwell. Alf Smith n'est que l'une de ces 250 000 personnes, une unité statistique. Mais nul être humain n'aime à se regarder comme une unité statistique.» Toute la démarche d'Orwell tient dans cette remarque. Plutôt que de se contenter d'interviewer les mineurs ou d'établir des rapports sur leurs conditions de vie, Orwell dort dans leurs pensions, visite leurs maisons, décrit leur hygiène, note leur régime alimentaire, ausculte leur mentalité ; il plonge même littéralement avec eux dans la mine.

La séquence, qui s'étend sur six pages, durant laquelle il décrit sa lente progression souterraine, parfois à quatre pattes ou en rampant, depuis la sortie de la « cage », l'ascenseur qu'empruntent les mineurs pour se rendre à quatre cents mètres sous terre, jusqu'au front de taille, parfois situé plusieurs kilomètres plus loin, est un modèle de journalisme immersif. Le lecteur qui comme moi souffre de claustrophobie éprouvera quelque peine à ne pas interrompre sa lecture. Orwell s'inclut dans le récit et pratique un journalisme que l'on qualifiera de gonzo dans les années 1970. Transposé dans le paysage médiatique du XXI^e siècle, le séjour d'Orwell dans les entrailles de la terre avec les mineurs de fond deviendrait un récit à la première personne intitulé : « Le guide Vice de l'Angleterre industrielle », ou encore : « On a testé la vie de mineur au chômage avec 32 shillings par semaine ». On imagine sans peine un double contemporain de l'auteur se mettre en scène dans une de ces

« vidéos à la Brut », haletantes et hypnotiques, qui envahissent les fils de nos réseaux sociaux.

Aujourd'hui encore, le reportage d'Orwell vaut mieux que tous les manuels de journalisme. Lorsque, près d'un siècle après la publication du *Quai de Wigan*, la journaliste Florence Aubenas voudra appréhender par elle-même la crise économique qui fait rage en France, elle s'installera en 2009 à Caen, s'inscrira à Pôle emploi avec le bac comme seul diplôme et un CV ne mentionnant aucune expérience professionnelle. Son récit des six mois qui l'ont conduite à décrocher un CDI après avoir fait des ménages sur les ferries qui partent pour l'Angleterre, *Le Quai de Ouistreham*, sera un immense succès. Bien évidemment, il porte l'empreinte du *Quai de Wigan* jusque dans son titre. Voilà pour le legs journalistique, éditorial et narratif d'Orwell.

Le Quai de Wigan aurait donc pu se contenter d'occuper le statut de petit chef-d'œuvre du journalisme narratif et engagé, mais il ne s'arrête pas en si bon chemin. C'est aussi un essai tranchant dont la dimension polémique reste intacte. Depuis quelques années, l'époque est aux récits de transfuges de classe. Une démarche dans laquelle l'auteur, souvent un écrivain, un intellectuel ou un journaliste, se met lui-même en scène, écrit à la première personne et livre des éléments biographiques pour éclairer les conflits au sein de la société. Tout cela est également présent dans le texte d'Orwell, qui se paie même le luxe littéraire de faire le voyage dans les deux sens. D'abord,

nous l'avons dit, lorsqu'il prend l'ascenseur social vers le bas et qu'il descend dans les tréfonds de la société industrielle, matérialisés par la fosse d'où l'on extrait le charbon, « un monde dont on peut ne jamais entendre parler de sa vie » alors qu'il est « pourtant l'incontournable pendant de notre monde d'en-haut »¹.

Puis l'auteur refait le voyage en sens inverse. La deuxième partie du *Quai de Wigan* est une réflexion d'Orwell à propos de son statut de membre de la bourgeoisie culturelle de gauche. C'est une vive critique de l'idée que des gens comme lui (et probablement comme ses lecteurs), issus des classes moyennes éduquées, pourraient un jour établir des relations de fraternité avec les membres des classes ouvrières. « J'ai connu beaucoup de socialistes bourgeois, écrit-il, j'ai écouté des heures durant leurs tirades contre leur propre classe, et pourtant, jamais je n'en ai rencontré un seul qui se soit converti aux manières de table des prolétaires. » Il suffit de se rendre de nos jours dans un restaurant à la mode pour juger de la pertinence de ce type de formule, dont le texte d'Orwell regorge. Cinquante ans avant Bourdieu, l'auteur démontre de façon brillante, et sans jamais se départir de son humour cinglant, comment les écarts culturels et éducatifs font obstacle à l'idéal d'une société sans classes.

1. On imagine volontiers que, de nos jours, le même type de récit verrait probablement sa couverture barrée d'un bandeau portant la mention : « La plongée poignante d'un membre de l'intelligentsia dans le quotidien des invisibles de la société ».

« Mes goûts littéraires, culinaires et vestimentaires, mon sens de l'honneur, mes manières de table, mes tournures de phrase, mon accent et jusqu'à ma gestuelle propre sont le produit d'une éducation particulière [...]. Une fois que j'ai pris conscience de cela, je comprends qu'il ne sert à rien de taper amicalement dans le dos d'un prolétaire et de lui assurer qu'il vaut autant que moi. » La leçon politique de ces passages est limpide. Les intellectuels radicaux ont beau souhaiter sincèrement l'abolition des barrières de classe, cette jonction peut difficilement avoir lieu car, pour cela, ils devraient renoncer à leurs goûts, à leurs manières, à leurs habitudes, à leur sensibilité et finalement à tout ce qui fait leur identité. Pire, ils devraient se départir d'un sentiment tenace qui les habite sans qu'ils l'assument ; le dégoût et le rejet des manières de vivre des gens d'en bas, jusqu'à leur odeur, écrit Orwell dans un passage qui évoquera forcément au lecteur une scène marquante du film sud-coréen *Parasite* de Bong Joon-ho, Palme d'or 2019, devenu l'expression contemporaine la plus aboutie des inégalités sociales.

Pour déployer sa lecture culturelle des oppositions de classe, Orwell a recours à l'observation directe des manières d'être, souvent au plus près de la vie concrète et quotidienne des mineurs. Dans son chapitre consacré à l'alimentation des classes ouvrières, il décompose soigneusement le budget hebdomadaire d'une famille de chômeurs. Il observe alors que le menu de base de cette famille ne comporte que très

peu de légumes et pas de fruits, mais qu'en revanche, ses membres se nourrissent de pain blanc et de margarine, de corned-beef, de thé sucré et de pommes de terre. N'importe quel membre des catégories aisées et éduquées ou tout militant de la transition alimentaire s'insurgerait d'un tel régime et conseillerait vivement au ménage ouvrier d'adopter une alimentation plus *healthy*. Orwell est conscient que ce serait là un comportement rationnel, mais alors sa connaissance intime de la matière humaine lui fait dire que « moins vous avez d'argent, moins vous avez envie de le dépenser en aliments sains. Un millionnaire dégustera volontiers au petit-déjeuner un jus d'orange et des biscottes aux graines, le chômeur non [...] Quand vous êtes au chômage – que vous avez faim, que vous êtes las, désœuvré et malheureux, vous n'avez aucune *envie* d'une nourriture saine et insipide. Vous voulez des choses un peu "goûteuses" ».

L'éloignement culturel entre les classes éduquées et les catégories populaires, au sujet de l'alimentation comme des manières de se comporter, de parler, de se divertir – et, surtout, de voter ! – est devenu un enjeu politique fondamental des dernières décennies¹. Or il

1. Parmi les auteurs qui se sont penchés sur cette question cruciale et pourtant la plupart du temps évacuée, on peut mentionner les premiers ouvrages prémonitoires de Jean-Claude Michéa sur la critique du libéralisme culturel, les intuitions précoces d'Emmanuel Todd à propos de la nouvelle stratification éducative de la société française et ses conséquences sur la vie sociale, culturelle et politique, la notion de « gauche brah-

est déjà au cœur de ce texte méconnu de George Orwell, qui y révèle sa capacité exceptionnelle à identifier les points de tension d'une société et les angles morts des discours idéologiques les plus en vogue parmi les membres de l'élite culturelle d'une époque – pour la sienne, l'idée de socialisme. Encore une fois, le passage du contexte décrit par Orwell au nôtre se fait sans peine : la crise des Gilets jaunes a illustré ce décalage culturel entre les populations éduquées et urbaines et les habitants des périphéries exerçant des emplois dans les services à la personne, la distribution, les transports, la logistique ou le bâtiment, révélant une divergence de styles de vie bien plus qu'elle n'annonçait une hypothétique convergence des luttes.

L'avertissement final de l'auteur a d'ailleurs trait aux ambiguïtés de l'appel à une prétendue lutte des classes, et ses leçons valent pour les temps que nous traversons. Plutôt que d'entonner en chœur les slogans de l'époque (la dictature du prolétariat et la critique du grand capital, de même que de nos jours il aurait pu se prêter à une condamnation des ultra-riches et du « 1 % »), Orwell préfère s'interroger sur l'enthousiasme modéré que déclenchent auprès de larges portions des classes moyennes et populaires les

mane » inventée par Thomas Piketty pour rendre compte de l'évolution de la base électorale des partis de gauche vers des électeurs de plus en plus éduqués, ou encore les écrits du journaliste et essayiste américain Thomas Frank, auteur du célèbre *Pourquoi les pauvres votent à droite*.

idées socialistes théoriquement pensées pour elles. Dans le paysage social que décrit Orwell, les commerçants, les dactylos, les ingénieurs ou les maîtres d'école qui expérimentent pourtant une forme de déclassement social et économique (encore un thème d'actualité) ont tendance à s'accrocher à leur statut culturel ; ils s'identifient à la bourgeoisie (dont ils partagent la culture et une certaine vision du monde) plutôt que de rejoindre le camp des classes laborieuses manuelles (alors qu'ils se rapprochent de leurs conditions de vie). Or de la manière dont ces oppositions sociales sont digérées dépend évidemment la capacité à former ou non une coalition majoritaire : « Du point de vue économique, je suis logé à la même enseigne que le mineur, le terrassier et le garçon de ferme. Rappelez-le-moi, et je me battrai à leurs côtés. Mais, culturellement, je suis très différent du mineur, du terrassier et du garçon de ferme. Répétez-le-moi sur tous les tons, et vous réussirez peut-être à me dresser contre eux. » Dans un passage sarcastique, Orwell se plaint de ce que les mouvements progressistes et les milieux militants évoquent aux citoyens ordinaires une réunion de « buveurs de jus de fruits », de « nudistes » et de « porteurs de sandales ». À l'époque, pourtant, le combat politique est celui qui oppose le socialisme au fascisme, et la question cruciale consiste à savoir vers quel camp vont basculer ces classes intermédiaires, tiraillées entre des revenus qui baissent, un mode de vie qu'elles souhaitent préserver et un réflexe

de rejet des plus pauvres qu'eux. Est-il besoin de préciser ce que ces réflexions ont de contemporain ?

On pourrait encore évoquer la subtilité de l'analyse sociogéographique d'Orwell, qui observe comment les nouveaux logements sociaux érigés à la périphérie des villes (dans l'Angleterre industrielle, ce sont de petites maisons de brique et non des grands ensembles comme dans la France de l'après-guerre) améliorent le confort de vie des ouvriers, mais diluent l'identité des quartiers populaires, avec leurs taudis mais aussi leurs pubs dans lesquels les travailleurs se retrouvaient au coin de la rue. Ou les considérations de l'écrivain à propos de la « hideur » des paysages industriels qu'il traverse, avec leurs cheminées, leurs terrils, leurs cours d'eau pollués, comme un écho aux contempteurs de la France moche, de ses zones commerciales d'entrée de ville et de ses fameux ronds-points. On pourrait aussi s'attarder sur sa description fine et prémonitoire des rapports entre race et classe dans l'Empire colonial des Indes, où il a servi comme policier avant de dénoncer le système d'oppression britannique, et qui préfigure les controverses actuelles autour de l'approche intersectionnelle.

Ce n'est en définitive pas le Orwell de la novlangue et de Big Brother, celui auquel on prête d'avoir prédit le totalitarisme, les Gafas ou les *fake news*, que l'on découvre ici. Tout ce qu'il apporte dans *Le Quai de Wigan*, et dont on ne peut dresser l'inventaire exhaustif en quelques pages, nous amène à reconsidérer son parcours, son influence, son héritage et à nous poser

une multitude de questions. Le George Orwell de 2022 aurait-il réalisé des reportages aux côtés des migrants qui traversent la Méditerranée ? Se serait-il fait embaucher dans un entrepôt Amazon ? Aurait-il fustigé les *bullshit jobs* et la *startup nation* ? Aurait-il été *woke* ? Impossible de répondre, mais, une fois la lecture du *Quai de Wigan* achevée, une certitude se fait jour : dans toutes les configurations envisagées, Orwell aurait eu un coup d'avance sur nous. Il aurait fait un pas de côté, aurait abordé le problème sous un jour nouveau et nous aurait tous pris au dépourvu.

Jean-Laurent CASSELY

Première partie

I

Le premier bruit, le matin, c'étaient les galoches des ouvrières martelant les pavés. Plus tôt encore, il y avait sûrement des sirènes d'usine, mais n'étant pas réveillé je ne les entendais pas.

En général, nous étions quatre dans la chambre – un endroit absolument infect, avec cet aspect malpropre et précaire des pièces qui ne servent pas à ce pour quoi elles sont faites. Des années auparavant, la maison avait été un logement ordinaire, et, quand les Brooker l'avaient reprise pour en faire une triperie et une pension, ils avaient hérité d'une partie des meubles les plus inutilisables et n'avaient jamais pris la peine de les évacuer. Ainsi, nous dormions dans ce qui avait manifestement été un salon. Au plafond pendait un imposant lustre en verre crépi d'une couche de poussière si épaisse qu'on eût dit de la fourrure. Presque tout un pan de mur disparaissait derrière les vestiges d'un meuble massif et atroce, à mi-chemin entre le buffet et le vestiaire, surchargé de moulures, de petits tiroirs, de bandes de miroir ; à

quoi s'ajoutaient un tapis élimé, maculé d'auréoles laissées au fil des ans par les tinettes, deux chaises dorées à l'assise crevée et l'un de ces fauteuils en crin vieillots où l'on ne peut s'asseoir sans glisser. Pour transformer cette pièce en chambre, on avait entassé quatre lits crasseux parmi tout ce fatras.

Mon lit était dans l'angle à droite, tout de suite après la porte. Un autre lit, disposé au pied du mien, perpendiculairement, le chevauchait littéralement (c'était la seule disposition qui ne bloquait pas la porte), m'obligeant à dormir jambes fléchies ; je ne pouvais les déplier sans donner un coup de pied dans les reins à mon voisin. Celui-ci, un certain Mr. Reilly, était un vieil homme, un genre de mécanicien qui travaillait pour l'une des mines, mais « au jour ». Heureusement, il partait au turbin à cinq heures du matin, et après son départ je pouvais étendre les jambes et dormir quelques heures pour de bon. Le lit d'en face était celui d'un mineur écossais qui, victime d'un accident dans la galerie (il s'était fait écraser par une énorme pierre qu'on avait mis plusieurs heures à dégager), avait reçu une indemnité de 500 livres. C'était un bel homme d'une quarantaine d'années, grand, les cheveux grisonnants, la moustache bien taillée, qui ressemblait davantage à un sergent-major qu'à un mineur, et qui traînait au lit une bonne partie de la journée, la pipe au bec. Le dernier lit était occupé à tour de rôle par des représentants de commerce, des démarcheurs de presse et des vendeurs à tempérament, qui ne restaient en général que

quelques nuits. C'était un lit double, et de loin le meilleur de la chambre. J'y avais moi-même passé ma première nuit, avant d'être délogé par un nouveau pensionnaire. Il faut croire qu'à leur première nuitée tous les nouveaux clients avaient droit au grand lit, qui servait pour ainsi dire d'appât. Toutes les fenêtres étaient calfeutrées par un boudin de sable rouge, si bien que, le matin, la pièce empestait comme une cage de putois. On ne s'en rendait pas compte au réveil, mais, si l'on quittait un instant la pièce, au retour on se prenait l'odeur comme une gifle en pleine figure.

Je n'ai jamais réussi à savoir combien de chambres comptait la pension, mais, aussi étrange que cela puisse paraître, il y avait une salle de bains, datant d'avant les Brooker. En bas, on trouvait la traditionnelle cuisine-salle de séjour, avec son énorme fourneau qui restait allumé jour et nuit. La pièce n'était éclairée que par une lucarne, coincée entre d'un côté la boutique et de l'autre le garde-manger, qui débouchait sur une sorte de cave obscure où l'on entreposait les tripes. Bloquant à moitié la porte du garde-manger, il y avait un canapé informe où s'affalait Mrs Brooker, la logeuse, constamment souffrante, drapée dans des couvertures crasseuses. Elle avait un visage bouffi, blafard et tracassé. Personne ne savait très bien ce qu'elle avait ; à mon avis, son seul mal véritable était de trop manger. Du linge humide était presque toujours en train de sécher sur une corde devant le feu, et au milieu de la pièce trônait la grande table où la famille et les pensionnaires prenaient leurs

repas. Je n'ai jamais vu cette table nue, mais j'ai eu plusieurs occasions d'apercevoir ses multiples enveloppes. Il y avait d'abord une couche de vieux journaux pleins de sauce Worcester ; puis une strate de toile cirée blanche toute poisseuse ; puis une nappe en serge verte ; puis une nappe de lin grossier, jamais changée et rarement secouée. En général, les miettes du petit-déjeuner étaient toujours là au dîner. À force, j'ai même appris à en reconnaître certaines et à observer jour après jour leur progression sur la table.

Une pièce étroite et froide tenait lieu de boutique. Sur la vitrine extérieure, quelques lettres blanches, vestiges d'une ancienne réclame pour du chocolat, étaient disséminées telles des étoiles. À l'intérieur, un comptoir disparaissait sous des tripes aux formidables ourlets blancs, des masses grisâtres et floconneuses de caillette ou « franche mule » et des pieds de porc bouillis, fantomatiques et diaphanes. C'était une triperie-épicerie classique, où l'on ne trouvait pas grand-chose d'autre à part du pain, des cigarettes et quelques conserves. L'enseigne promettait un choix de « thés », mais, si d'aventure un client en demandait une tasse, on le dissuadait poliment. Mr. Brooker, bien qu'étant au chômage depuis deux ans, était mineur de son état, mais avec sa femme ils avaient toujours tenu toutes sortes de commerces pour arrondir leurs fins de mois. À une époque, ils avaient eu un pub, mais s'étaient vu retirer leur licence pour avoir autorisé les jeux d'argent dans leur établissement. Je doute qu'aucune de leurs affaires ait jamais marché ; ils étaient du genre à tenir boutique

uniquement pour avoir matière à ronchonner. Mr. Brooker était un homme sombre, chétif, aigri, aux traits irlandais et d'une saleté impressionnante. Je crois bien que je ne lui ai jamais vu les mains propres. Depuis que Mrs Brooker était infirme, c'est lui qui préparait la plupart des repas et, à l'instar des gens qui ont toujours les mains sales, il avait sa manière à lui de tout tripoter, exprès, en prenant bien son temps. Si par exemple il vous tendait une tranche de pain beurré, la tartine portait toujours la marque noire de son pouce. Même au petit matin, quand il descendait dans l'antre mystérieux barré par le canapé de Mrs Brooker pour en extraire les tripes, il avait déjà les mains noires. Les autres pensionnaires m'ont raconté des histoires épouvantables sur cette resserre. Il paraît que ça grouillait de cafards, là-dedans. Je ne sais pas à quelle fréquence des tripes fraîches étaient commandées, mais certainement pas très souvent, car Mrs Brooker avait coutume de dater les événements d'après ces livraisons. « Voyons voir, depuis que..., j'ai fait rentrer trois lots de tripes congelées. » À nous autres pensionnaires, on ne servait jamais de tripes. C'était un plat trop coûteux, me suis-je d'abord dit, avant de comprendre que nous en savions simplement beaucoup trop sur le sujet. J'ai d'ailleurs remarqué que les Brooker non plus ne mangeaient pas de tripes.

Les seuls résidents permanents étaient le mineur écossais, Mr. Reilly, deux vieux messieurs et un certain Joe, un gars au chômage touchant une allocation du

PAC¹ – le genre de type que tout le monde appelle par son prénom. Il était plutôt rasoir quand on commençait à le connaître un peu mieux. Comme beaucoup de chômeurs, il passait trop de temps à lire les journaux et, si on ne l'arrêtait pas, il pouvait disserter des heures sur le péril jaune, les cadavres retrouvés dans des malles, l'astrologie ou encore le conflit entre science et religion. Les pensionnaires âgés avaient, comme d'habitude, été évincés de chez eux par les Contrôles de ressources². Avec leurs misérables 10 shillings par semaine, qu'ils cédaient aux Brooker, ils bénéficiaient du service qu'on peut attendre pour 10 shillings, c'est-à-dire un lit au grenier et des repas essentiellement composés de pain beurré. L'un d'eux relevait d'une catégorie « supérieure » et se mourait, rongé par une maladie incurable – un cancer, je crois. Il ne sortait de son lit que pour aller toucher sa pension. L'autre, que tout le monde appelait Old Jack, était un ancien mineur de soixante-dix-huit ans, qui avait trimé plus de cinquante ans dans les houillères. Il était encore lucide et intelligent, mais bizarrement il ne se rappelait que les conditions de travail de sa jeunesse, sans plus aucun souvenir des machines

1. « Public Assistance Committee », organisme officiel d'aide aux indigents [NdT].

2. « Means Tests », littéralement « Tests de ressources », outil de mesure et de surveillance de l'ensemble des revenus du ménage d'un chômeur. Déterminant pour l'attribution d'allocations [NdT].

d'extraction modernes et autres progrès technologiques. Il me racontait toujours comme il fallait se battre avec les chevaux rebelles qu'on faisait descendre au fond, à l'étroit dans la galerie. Quand il eut vent de mon projet de visiter diverses mines de charbon, il déclara, non sans une pointe de mépris, qu'un homme de ma taille (près d'un mètre quatre-vingt-dix) ne supporterait jamais la « descente » ; pas moyen de lui faire entendre que la « descente » était moins éprouvante que jadis. Cela dit, il était aimable avec tout le monde et nous saluait d'un franc « Bonne nuit, la compagnie ! » quand il se traînait dans l'escalier et jusqu'à son lit, quelque part sous les combles. Ce que j'admirais le plus chez Old Jack, c'est qu'il ne venait jamais quémander quoi que ce soit à personne ; s'il était régulièrement à court de tabac avant la fin de la semaine, il se refusait toujours à fumer celui des autres. Les Brooker avaient assuré leurs deux vieux locataires sur la vie auprès d'une de ces caisses à 6 pennies la semaine. À ce qu'il paraît, on les aurait entendus demander gravement au type de l'assurance « combien de temps on peut encore vivre quand on a le cancer ».

Joe, tout comme l'Écossais, était un grand lecteur de journaux et passait le plus clair de son temps à la bibliothèque. Il était le type même du chômeur célibataire, un bonhomme pas très propre sur lui, doté d'un visage rond presque enfantin affichant un air de malice ingénue. Il ressemblait plus à un petit garçon débraillé qu'à un homme adulte. Je suppose que c'est l'absence totale de responsabilités qui fait

paraître ce genre d'individus plus jeunes qu'ils ne le sont. À le voir, je lui aurais donné environ vingt-huit ans, avant d'apprendre à ma grande surprise qu'il en avait quarante-trois. Il adorait les formules bien frappées et il était très fier d'avoir eu le nez assez creux pour éviter le mariage. Il aimait à me répéter : « Les chaînes du mariage, c'est trop lourd pour un seul homme », trouvant manifestement son mot très subtil et très perspicace. Il gagnait en tout et pour tout 15 shillings par semaine, et il en reversait 6 ou 7 aux Brooker pour le gîte. Je le voyais parfois au fourneau se préparer une tasse de thé, mais pour le reste il mangeait à l'extérieur ; essentiellement, je suppose, des tranches de pain et de margarine et des cornets de fish and chips.

En dehors de ces permanents, la pension accueillait une clientèle flottante de représentants de commerce de la plus pauvre espèce, de saltimbanques – encore nombreux dans le Nord, car les pubs de quelque envergure engageaient des artistes de variétés le week-end – et de démarcheurs de presse. C'était la première fois que je rencontrais des gars qui faisaient ce métier. Leur tâche m'apparut si désespérée, si épouvantable que je m'étonnai qu'on pût préférer cette situation à la prison. Employés essentiellement par des hebdomadaires ou des journaux du dimanche, les démarcheurs étaient envoyés de ville en ville, avec des plans et une liste de rues à « prospector » chaque jour. S'ils ne parvenaient pas à décrocher quotidiennement au moins vingt abonnements, ils étaient mis à la porte. Tant

qu'ils ramenaient leurs vingt contrats par jour, ils touchaient un maigre salaire – quelque chose comme 2 livres par semaine ; et sur chaque contrat supplémentaire, ils percevaient une minuscule commission. Ce n'est pas une mission aussi impossible qu'il y paraît, car, dans les quartiers ouvriers, tous les ménages prennent un hebdomadaire à 2 pennies et en changent régulièrement ; mais je doute quand même que l'on puisse conserver ce type de boulot bien longtemps. Les journaux embauchent de pauvres gars au bout du rouleau, des employés de bureau au chômage ou autres commis voyageurs qui, pendant un temps, se mettent en quatre pour assurer leur quota de ventes puis, une fois épuisés par ce travail assommant, sont dégagés et remplacés par de nouvelles recrues. J'ai croisé deux de ces types, employés par un hebdomadaire connu. C'étaient des hommes d'âge mûr, soutiens de famille, l'un d'eux était même grand-père. Ils passaient dix heures par jour à battre la semelle dans le secteur qui leur avait été assigné et s'activaient encore une partie de la nuit, noircissant des formulaires pour la dernière combine de leur journal – l'une de ces entourloupes où l'on vous « offre » un service de table si vous souscrivez un abonnement de six semaines et réglez en sus 2 shillings par mandat postal. Régulièrement, le plus gros, le grand-père, s'écroulait de sommeil sur sa pile de formulaires. Ni l'un ni l'autre n'avait les moyens de s'offrir la pension complète chez les Brooker, à 1 livre par semaine. Ils ne payaient donc qu'une maigre somme pour dormir

et mangeaient discrètement dans un coin de la cuisine le bacon et les tartines de margarine qu'ils conservaient dans leur valise.

Les Brooker avaient une ribambelle de fils et de filles, qui pour la plupart avaient quitté le nid depuis longtemps. Certains étaient au Canada – « en Canada », comme disait Mrs Brooker. Seul un de leurs fils vivait encore dans le coin, un gros jeune homme porcin employé dans un garage, qui venait souvent manger à la pension. Sa femme, elle, y était toute la journée avec leurs deux enfants ; elle assurait une bonne part de la cuisine et de la lessive avec l'aide d'Emmie, la fiancée d'un autre fils Brooker, parti à Londres. Emmie était une fille blonde au nez busqué et à l'air triste, qui travaillait à l'usine pour un salaire de misère mais n'en passait pas moins toutes ses soirées à jouer les esclaves chez les Brooker. À ce que je compris, le mariage ne cessait d'être reporté et n'aurait sans doute jamais lieu, mais Mrs Brooker avait déjà mis le grappin sur Emmie et la traitait comme sa bru, la houspillant de cette manière étrange, à la fois tyrannique et affectueuse, propre aux personnes malades. Le reste des tâches domestiques était effectué, ou pas, par Mr. Brooker. Mrs Brooker, en effet, ne quittait guère le canapé de la cuisine (où elle passait ses nuits comme ses jours), trop souffreteuse pour faire quoi que ce soit d'autre qu'avalier de prodigieuses quantités de nourriture. Mr. Brooker, donc, tenait la boutique, préparait le repas des pensionnaires et faisait les chambres à la va-comme-je-te-pousse. Il était toujours

entre deux tâches, passant de l'une à l'autre avec un même dégoût et une lenteur incroyable. Souvent, les lits n'étaient toujours pas faits à six heures du soir, et à tout moment de la journée vous risquiez de le croiser dans l'escalier un pot de chambre à la main, le pouce plongeant largement à l'intérieur. Le matin, il se mettait au fourneau devant une bassine d'eau crasseuse et pelait des pommes de terre à l'allure d'un film au ralenti. Je n'ai jamais vu personne peler des pommes de terre avec autant de colère rentrée. Sa détestation de ce « satané boulot de bonne femme », comme il disait, fermentait visiblement en lui, distillant comme un bouillon amer. Mr. Brooker était de ces gens capables de littéralement ruminer leur rancœur.

Bien entendu, vu que je passais pas mal de temps à l'intérieur, j'eus droit à toutes les jérémiades des Brooker : comment le monde entier les escroquait, et comme les gens étaient ingrats, et comme la boutique ne payait pas et comme la pension rapportait peu... Au regard du niveau de vie dans la région, ils n'étaient pourtant pas si mal lotis car, je ne sais trop comment, Mr. Brooker avait réussi à échapper au Contrôle de ressources et touchait une allocation du PAC, mais leur grand plaisir était de se plaindre à qui voulait entendre. Mrs Brooker passait ainsi des heures à se lamenter, affalée sur son canapé, gros tas de graisse flasque et pleurnicharde, répétant inlassablement la même ritournelle. « Ça se presse pas au portillon, le

client, hein, en ce moment. Allez-vous-en comprendre. Et toutes ces tripes, là, qui nous restent sur les bras – de si belles tripes, tout de même ! Ah, les temps sont durs, hein !... » Mrs Brooker ponctuait invariablement ses litanies par cette exclamation : « Ah, les temps sont durs, hein ! », qui revenait comme un refrain. Je voulais bien croire que la boutique ne rapportait guère. Tout ici sentait la poussière et la vermine – signes manifestes du commerce en train de couler. Toutefois, il n'aurait pas servi à grand-chose de leur expliquer *pourquoi* les clients les bouddaient, à supposer même qu'on en eût le courage : aucun des époux Brooker n'était prêt à entendre que les cadavres de mouches gisant depuis un an dans la vitrine ne servaient pas leurs affaires.

Mais ce qui les tourmentait vraiment, c'était l'idée des deux vieux en pension chez eux, qui accaparaient leur surface habitable, engloutissaient leur nourriture et ne déboursaient que 10 shillings par semaine. Je ne sais pas si les deux pensionnaires en question leur faisaient réellement perdre de l'argent, même s'il est vrai que, sur 10 shillings la semaine, la marge ne devait pas être bien grosse. Toujours est-il qu'à leurs yeux, les deux vieillards étaient d'affreux parasites qui s'étaient accrochés à eux et vivaient à leurs dépens. Ils toléraient encore à peu près Old Jack, parce qu'il passait une bonne partie de la journée dehors ; en revanche, ils vouaient une haine farouche au grabataire, un dénommé Hooker. Mr. Brooker avait une drôle de façon de prononcer son nom, sans le H et

avec un U long : « Uker ». Qu'est-ce que je n'ai pas entendu sur le vieux Hooker, son caractère acariâtre, l'embêtement que c'était pour faire son lit, ses exigences à table, son éternelle ingratitude et, surtout, son obstination égoïste à refuser de mourir ! Les Brooker cachaient à peine leur impatience de le voir casser sa pipe. Car, alors, ils toucheraient enfin l'argent de l'assurance. Le savoir là, qui leur suçait la moelle jour après jour, c'était pour eux comme avoir un ténia qui leur rongeaient le ventre. Parfois, Mr. Brooker, interrompant son épluchage de patates, croisait mon regard et, d'un signe de tête chargé d'une indicible amertume, désignait le plafond, c'est-à-dire la chambre du vieux Hooker. « Ah ! si c'est pas malheureux... » lâchait-il. Pas besoin d'en dire davantage ; j'avais déjà tout entendu sur les travers du vieux Hooker. De toute façon, aucun de leurs locataires ne trouvait grâce aux yeux des Brooker – moi pas plus qu'un autre, sans doute. Ils mettaient Joe, qui touchait l'aide du PAC, dans le même sac que les deux vieux. L'Écossais payait certes 1 livre par semaine, mais il restait à la pension du matin au soir, et ils n'aimaient pas « le voir traîner là en permanence », comme ils disaient. Les démarcheurs de presse, quant à eux, étaient absents toute la journée, mais les Brooker leur faisaient grief d'apporter leur repas ; même Mr. Reilly, leur meilleur client, n'était pas en odeur de sainteté parce que, à en croire Mrs Brooker, il la réveillait le matin en descendant l'escalier. Impossible, se plaignaient-ils à longueur de temps, de trouver des

locataires selon leurs vœux : des messieurs bien comme il faut, qui paient la pension complète, partent tôt et reviennent tard. Leur pensionnaire idéal, c'était quelqu'un qui paierait 30 shillings par semaine et ne mettrait les pieds chez eux que pour aller se coucher. J'ai remarqué que les gens qui louent des chambres détestent presque toujours leurs clients. Ils veulent leur argent mais les traitent curieusement comme des intrus, exerçant sur eux une surveillance jalouse qui trahit leur désir secret d'empêcher le locataire de prendre un peu trop ses aises. C'est l'inévitable conséquence d'un système délétère qui oblige ces personnes à vivre chez des étrangers, sans être de la famille.

Les repas chez les Brooker étaient tous plus répugnants les uns que les autres. Au petit-déjeuner, on avait droit à deux tranches de bacon, un œuf au plat fadasse et des tartines de beurre qui dataient souvent de la veille et portaient inmanquablement une empreinte de pouce. J'eus beau y mettre tout le tact possible, je ne parvins jamais à convaincre Mr. Brooker de me laisser couper mes propres tartines ; il s'obstinait à me les distribuer lui-même, une par une, écrasées sous son gros pouce noir. Pour déjeuner, il y avait en général ces *steak puddings* en boîte à trois sous – pris, je suppose, dans la réserve de la triperie –, des pommes de terre bouillies et du riz au lait. Au goûter, encore du pain beurré, assorti de gâteaux secs émiettés – probablement un lot rassis acheté au rabais chez le boulanger. Et l'on dînait de lancashire, ce fromage pâlot à pâte molle, avec des biscuits salés. Les Brooker n'appelaient

Cet ouvrage a été mis en pages par



<pixellence>

N° d'édition : L.01EHBN000972.N001
Dépôt légal : avril 2022

